

L'ENCYCLOPÉDIE « DE DIDEROT ET D'ALEMBERT » :
HISTOIRE D'UNE PATERNITÉ DIFFUSE

Gerhardt Stenger

(Université de Nantes)

L'*Encyclopédie* n'est assurément pas une œuvre anodine. On l'attribue généralement à Diderot et D'Alembert. Mais cette attribution a quelque chose d'abusif. Si ceux-ci encadrent le projet, ils ne contribuent qu'en partie à la rédaction des articles et ne confèrent son orientation au projet que relativement à un contexte largement déterminant. Tout d'abord l'idée est de traduire la *Cyclopaedia* de Chambers. À son origine, le projet de l'*Encyclopédie* s'inscrit dans une tradition qui le précède. Certes, le projet évolue rapidement et est défini de façon originale par Diderot et D'Alembert. Mais, non seulement les opinions philosophiques de Diderot et D'Alembert divergent, mais les circonstances de la publication échelonnée de l'œuvre, sa réception et les difficultés matérielles qu'elle rencontre contribuent à réorienter l'ordre de l'ensemble.

Par une élucidation historique, il s'agit dès lors dans cet article de déterminer les limites de la paternité de Diderot et D'Alembert eu égard à l'*Encyclopédie* et de montrer que par une ruse de l'histoire l'autorité de l'*Encyclopédie* a tendance à dépasser l'autorité de ses auteurs, puisque l'encyclopédisme de l'*Encyclopédie* se poursuit sous une forme nouvelle dans le projet qu'a Panckoucke d'une *Encyclopédie méthodique*.

1. L'encyclopédisme moderne

On sait que le mot « encyclopédie » fut introduit dans la langue française en 1532 par Rabelais dans son *Pantagruel*. Au chapitre 20, Rabelais, lui-même l'un des esprits les plus « encyclopédiques » de son temps, fait dire à Thaumaste non sans ironie que Panurge lui a ouvert « le vray puy [puits] et abisme de encyclopédie »¹, c'est-à-dire l'ensemble des connaissances humaines. Le mot français est un emprunt du latin de la Renaissance, *encyclopaedia*, fait par Guillaume Budé en 1508 d'après le grec *enkyklopaideia*, fautive lecture d'un manuscrit pour ἐγκύκλιος παιδεία (*enkyklios*

1. François Rabelais, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1955, p. 258. Le chapitre est intitulé « Comment Thaumaste racompte les vertus et sçavoir de Panurge ».

paideia) : « *Hæc illa est encyclopædia, de qua Fabius libro primo, Ut efficiatur, inquit, orbis ille doctrinæ quem Græci encyclopædiam vocant* »². L'expression grecque à laquelle Budé se réfère signifie littéralement « instruction circulaire » : c'est une instruction – ou plutôt éducation (*paideia*) – qui embrasse l'ensemble des savoirs³. Mais quand Budé définit plus loin l'*encyclopædia* comme une « *quasi orbiculata disciplinarum series* »⁴, une chaîne quasi orbiculaire des savoirs, le mot ne désigne plus l'étude de toutes les sciences, l'acquisition d'une culture générale, mais seulement l'ensemble de toutes les sciences, le « rond de sciences » évoqué par le poète du Bellay⁵. Nous sommes à l'époque de la Renaissance, au moment où la raison commence à s'émanciper de la pensée chrétienne du Moyen-Âge et où, avec un énorme appétit de savoir, les hommes aspirent à embrasser tout le réel⁶. Budé, Rabelais, du Bellay et tous ceux qui viennent après eux emploient le mot « encyclopédie » pour désigner les grandes lignes du « savoir universel » ; la dimension proprement pédagogique, la *παιδεία* grecque, a été laissée en déshérence. Ce n'est qu'au siècle des Lumières, avec l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, que cette dimension essentielle sera à nouveau à l'ordre du jour.

« [...] le but d'une *Encyclopédie* est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre ; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous ; afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles qui succéderont ; que nos neveux, devenant plus instruits, deviennent en même temps plus vertueux et plus heureux, et que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain »⁷.

2. G. Budé, *Annotationes in quatuor et viginti Pandectarum libros*, Paris, Robert Estienne, 1535 [1508], p. 6 (« C'est cette encyclopédie dont parle Fabius [Quintilianus] dans son premier livre : 'afin de parcourir, dit-il, ce cercle de savoir que les Grecs appellent encyclopédie' ». Budé cite un passage de Quintilien, *De institutione oratoria*, I, 10, 1.
3. Selon Henri-Irénée Marrou, le mot grec signifie « éducation vulgaire, courante, communément reçue » ; c'est notre actuelle « culture générale » (*Histoire de l'éducation dans l'Antiquité : le monde grec*, Paris, Seuil, 1948, p. 264).
4. *Annotationes*, éd. citée, p. 237.
5. Joachim du Bellay, *Défense et illustration de la langue française* (1549), livre I, chap. 10.
6. Sur l'encyclopédisme de la Renaissance, voir Andrzej Dziejic, « La *Sepmaine* de Guillaume du Bartas comme exemple de l'encyclopédisme scientifique », *Sborník prací filozofické fakulty Brněnské univerzity*, 25, 2004, p. 97-108.
7. Article *Encyclopédie* de l'*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Libraires associés, 1751-1772, t. V, p. 635. Tous les articles seront cités d'après l'édition originale que l'on peut désormais consulter sur le site ENCCRE de l'Académie des sciences : <http://enccre.academie->

On a souvent remarqué que chez Rabelais, la boulimie de savoir dont font preuve ses contemporains apparaît plutôt comme une entreprise impossible, voire une intempérance d'esprit, comme en témoignent maintes pages du *Tiers* et du *Quart Livre* où cet appétit de savoir est tournée en dérision⁸. Au seuil du 18^e siècle, le *Dictionnaire universel* de Furetière (1690) notera sèchement à l'article *Encyclopédie* : « C'est une témérité à un homme de vouloir posséder l'*Encyclopédie* », c'est-à-dire le savoir universel. Sans viser à maîtriser la totalité des savoirs, Rabelais se préoccupait toutefois de leur agencement. Dans le *Tiers Livre* (1546), Pantagruel déclare : « Tout ce que nous sommes et qu'avons consiste en trois choses, en l'âme, on corps, ès biens. À la conservation de chascun des trois respectivement sont aujourd'huy destinées troys manières de gens : les théologiens à l'âme, les médecins au corps, les jurisconsultes aux biens »⁹. Ce passage, commente Bruno Méniel, rappelle non seulement les trois facultés supérieures de l'Université telles qu'elles furent mises en place au 13^e siècle, il cherche aussi et surtout à les articuler entre eux, « et il place au centre l'homme »¹⁰ – Diderot s'en souviendra. Un demi-siècle plus tard, en 1605, le philosophe anglais Francis Bacon établira un système de classification des sciences¹¹ que Diderot placera – avec quelques modifications – en tête de l'*Encyclopédie*. Sa disposition en trois divisions principales (selon les trois facultés de l'esprit : *Memory*, *Imagination*, *Reason*) subdivisées par niveaux hiérarchiques, était immédiatement parlante. On sait de nos jours que Bacon s'était inspiré d'une encyclopédie française, les *Tableaux Accomplis des Arts et des Sciences* de Christophe de Savigny (1587), qui contient un tableau du savoir intitulé « Encyclopédie, ou la suite et liaison de tous les Arts et sciences »¹². On y voit une chaîne

sciences.fr/encyclopedie/. L'orthographe de toutes les citations a été modernisée. Sur la visée pédagogique de l'*Encyclopédie*, voir Véronique Le Ru, « La fin de l'*Encyclopédie*, c'est sa fin », *L'Encyclopédie, 250 ans après, la lutte continue*. Sous la direction de Véronique Le Ru, Éditions et presses universitaires de Reims, 2016, p. 77-91.

8. Voir par exemple Bruno Méniel, « Discours savants et discours romanesque dans le *Tiers Livre* », *Naissance du roman moderne : Rabelais, Cervantès, Sterne. Récit, morale, philosophie*. Études recueillies et introduites par Christian Michel, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2007, p. 99-116.
9. *Œuvres complètes*, éd. citée, p. 456.
10. Art cité, p. 108.
11. Francis Bacon, *Of the Advancement and Proficiencie of Learning, or the Partitions of Sciences*, London, 1674 [1605]. La classification fut remodelée par Bacon à plusieurs reprises entre 1605 et sa traduction en latin parue en 1623, *De Dignitate et Augmentis Scientiarum*.
12. Voir Henri Durel, « Bacon, père de l'*Encyclopédie* », *L'Encyclopédie ou la création des disciplines*. Sous la direction de Martine Groult, Paris, CNRS Éditions, 2003, p. 11-24.

des disciplines dont les maillons vont de la Grammaire jusqu'à la Théologie en passant par l'Arithmétique, la Cosmographie et la Métaphysique. Cette chaîne représente bien une *encyclopédie* car elle se referme sur elle-même, incluant la *totalité* du savoir ainsi que son *unité*. Le mérite principal de Bacon est donc ailleurs : postulant la relation nécessaire et réciproque qui existe entre les sciences, la pensée spéculative et l'activité pratique, il a hardiment procédé à l'intégration des arts ou des techniques dans le domaine de la connaissance. Pour la première fois, commente H. Durel, « la technique se trouvait placée sur le même plan que la nature »¹³. C'est ce « rond de sciences » d'un genre nouveau qui a donné naissance aux futures encyclopédies (voir annexe 1).

Un siècle après l'arbre des connaissances dressé par Bacon, un autre Anglais, Ephraïm Chambers, publie à Londres un ouvrage intitulé *Cyclopædia or an Universal Dictionary of Arts and Sciences* (1728)¹⁴. Le titre grandiloquent est loin de tenir ses promesses. Au lieu de proposer, comme le fera l'*Encyclopédie* française¹⁵, un inventaire complet des connaissances humaines au début du 18^e siècle, nous sommes en présence d'une sorte d'inventaire ou répertoire bien documenté en deux (!) volumes presque entièrement consacré à la science, à la technologie, à l'économie et à la philosophie (voir annexe 2).

2. Les circonstances de l'élaboration du projet encyclopédiste

Devant le grand succès que connaît la publication de Chambers, le libraire parisien André-François Le Breton flaire une bonne affaire, s'associe à deux hommes de lettres, l'Allemand Gottfried Sellius et l'Anglais John Mills, et obtient au début de l'année 1745 un privilège pour la traduction de la *Cyclopædia* de Chambers, revue, élargie et augmentée par des matériaux du *Lexicon technicum* (1704) de John Harris ainsi que d'autres sources¹⁶. Un *Prospectus* est diffusé annonçant une *Encyclopédie, ou dictionnaire*

13. Art. cité, p. 21.

14. La *Préface* de Chambers à sa *Cyclopædia*, importante tentative de fondation critique du genre encyclopédique, a été traduite et présentée par Michel Malherbe dans le n° 37 d'octobre 2004 des *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* (p. 9-125).

15. On n'a pas assez insisté sur le caractère européen de l'*Encyclopédie* dont plusieurs collaborateurs, et non des moindres, venaient d'Allemagne (Grimm, Formey, d'Holbach), de la République de Genève et de Suisse (Rousseau, Necker, Polier de Bottens) et même de Lituanie (le comte Oginski). Les sources de l'*Encyclopédie* française sont hollandaises, allemandes, italiennes, suisses et, bien sûr, anglaises. Enfin, sa diffusion s'étendait bien au-delà des frontières du royaume de France.

16. Cette préhistoire de l'entreprise encyclopédique a été racontée par John Lough, « Le Breton, Mills et Sellius », *Dix-huitième siècle*, 1, 1969, p. 267-287.

universel des arts et des sciences, en quatre volumes de discours (articles) et un volume de planches (illustrations). Cependant ce projet ne voit pas le jour car les trois associés se querellent entre eux. Le Breton va chercher des renforts ailleurs et finit par s'associer à trois libraires-éditeurs parisiens, Antoine-Claude Briasson, Laurent Durand et Michel-Antoine David, qui sont sur le point de publier un *Dictionnaire universel de médecine* de l'Anglais Robert James, dans la traduction de Diderot, Marc-Antoine Eidous et François-Vincent Toussaint. Le directeur de l'entreprise est à ce moment-là un certain abbé Jean-Paul De Gua de Malves, mathématicien et homme de lettres. C'est lui qui dirige le travail alors que Diderot est engagé comme traducteur et le jeune et déjà célèbre mathématicien Jean Le Rond D'Alembert est chargé de contrôler les articles scientifiques. Pour une raison difficile à élucider, l'abbé De Gua de Malves démissionne de ses fonctions en août 1747¹⁷ ; deux mois plus tard, Diderot et D'Alembert prennent les rênes de la publication. Les deux nouveaux directeurs abandonnent l'idée de limiter leur travail à une traduction révisée de la *Cyclopædia* en deux volumes de Chambers, car ils envisagent une œuvre beaucoup plus importante et novatrice que l'original anglais. Pour faire face à ce changement d'orientation, Diderot et D'Alembert s'entourent de cette « société de gens de lettres » qui apparaît sur la page de titre comme auteur collectif de l'ouvrage ; ils commencent à rassembler et à revoir les traductions, à accumuler les informations nouvelles, les livres de référence, les desseins, les gravures. Diderot entreprend une enquête technique dans les ateliers des faubourgs pour la description des métiers. À la fin de l'année 1750, Diderot publie, après un séjour de trois mois en prison (dû aux positions matérialistes qu'il développe dans la *Lettre sur les aveugles*) qui le pousse à davantage de prudence, le *Prospectus* du futur dictionnaire dont il était loin de soupçonner la dimension finale¹⁸. En effet, ce *Prospectus* propose en souscription un ouvrage en dix volumes, dont deux de planches, au prix de 280 livres, ce qui correspond en gros au salaire annuel d'un ouvrier parisien. À l'arrivée, une vingtaine d'années plus tard, l'*Encyclopédie* comptera 28 volumes, dont 17 de discours et 11 de planches, avec un prix qui a augmenté en conséquence¹⁹ (voir annexe 3).

17. Voir Frank A. Kafker et Jeff Loveland, « La vie agitée de l'abbé De Gua de Malves et sa direction de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 47, 2012, p. 187-205.

18. Le *Prospectus* sera inséré avec quelques remaniements dans le *Discours préliminaire* (*Encyclopédie*, t. I, p. xxxiii-xlv).

19. Le tirage final de l'édition originale s'élève à 4200 exemplaires.

Si l'ouvrage de Chambers fournit le canevas de départ, l'*Encyclopédie* est présentée comme une œuvre collective qui réunira les meilleurs spécialistes dans les matières les plus diverses : D'Alembert pour les mathématiques, Diderot pour l'histoire de la philosophie, Daubenton – le collaborateur attitré de Buffon – pour l'histoire naturelle, Tronchin et Bordeu pour la médecine, Blondel pour l'architecture, Rousseau pour la musique, sans parler de Voltaire, Turgot, Quesnay, Montesquieu, Marmontel, d'Holbach, etc., en tout quelque cent cinquante collaborateurs (sans compter tous ceux qui n'ont pas été identifiés), des plus grands jusqu'à de plus obscurs. Les encyclopédistes ont l'ambition de présenter un inventaire complet des connaissances humaines au milieu du 18^e siècle, de la théologie aux sciences, de la métallurgie à la fabrication des bouchons, de l'agriculture à la jurisprudence. La réhabilitation des arts et métiers, longtemps considérés comme subalternes, la prise en considération de leur apport aux connaissances humaines constitue peut-être la principale originalité de l'*Encyclopédie* et l'une de ses lignes directrices. Le mérite en revient d'abord à Diderot, fils d'artisan, qui avait fréquenté personnellement les ateliers et les manufactures. Mais bien qu'il fût avant tout mathématicien, D'Alembert partageait sur ce point la conviction de son co-équipier : « c'est peut-être chez les artisans qu'il faut aller chercher les preuves les plus admirables de la sagacité de l'esprit, de sa patience et de ses ressources »²⁰. Dans tous les domaines, l'*Encyclopédie* se veut une mise à jour : des connaissances scientifiques, dans leurs formes les plus avancées, en mathématiques, en physique, en histoire naturelle ; mais aussi des débats que ces sciences suscitent, des brèches qu'elles ouvrent dans les vérités établies, et de l'immense variété des procédés techniques, secrets ancestraux et soigneusement protégés par chaque corporation.

3. L'ordre de l'*Encyclopédie* et ses sources

Dans le *Prospectus*, Diderot souligne le but et l'utilité de l'ouvrage à paraître. Tout d'abord, il commence par définir le mot : « Ce mot *Encyclopédie* signifie enchaînement des sciences. Il est composé de [la préposition grecque] ἐν, *en*, de κύκλος, *cercle*, et de παιδεία, *institution* ou *science* »²¹. L'*Encyclopédie* est présentée comme un travail d'information, indispensable, sur l'état des connaissances :

20. *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, t. I, p. xiii.

21. *Prospectus* de l'*Encyclopédie*, p. 1, note. Ce passage et les suivants seront repris, avec quelques modifications, au début de l'article *Encyclopédie* (t. V, p. 635).

« On ne peut disconvenir que depuis le renouvellement des lettres parmi nous, on ne doive en partie aux dictionnaires les lumières générales qui se sont répandues dans la société, et ce germe de science qui dispose insensiblement les esprits à des connaissances plus profondes. Combien donc n'importait-il pas d'avoir [...] un livre qu'on pût consulter sur toutes les matières, et qui servît autant à guider ceux qui se sentiraient le courage de travailler à l'instruction des autres, qu'à éclairer ceux qui ne s'instruisent que pour eux-mêmes. »²²

Mais le lecteur n'a pas seulement besoin de faire le point sur les sciences et les arts, il doit encore maîtriser ce savoir, c'est-à-dire voir l'ordre du cercle ou de la chaîne des connaissances. Le but d'une encyclopédie, explique Diderot, n'est pas seulement de rassembler des connaissances éparses ou d'empiler des notions hétéroclites, mais également d'ordonner en histoire cette matière éparse, d'en faire un système général à la manière de Bacon :

« Nous avons senti avec l'auteur anglais que le premier pas que nous avons à faire vers l'exécution raisonnée et bien entendu d'une Encyclopédie, c'était de dresser un arbre généalogique de toutes les sciences et de tous les arts, qui marquât l'origine de chaque branche de nos connaissances, les liaisons qu'elles ont entre elles et avec la tige commune »²³.

C'est ici qu'intervient le fameux « Système figuré des connaissances humaines » qui reprend, avec quelques modifications, la division des sciences de Bacon et doit permettre de se retrouver dans l'immense chantier du savoir humain²⁴. L'entendement humain procède d'abord de la *Mémoire*, cette faculté d'enregistrer les faits, puis de la *Raison* qui les compare (c'est ici la place de la science et de la philosophie), enfin de

22. *Ibid.* Au milieu du 18^e siècle, souligne Marie Leca-Tsiomis, « les dictionnaires français monolingues sont encore, sinon des nouveautés, tout au moins des créations récentes. [...] Avec ces dictionnaires monolingues – et ce fut leur immense apport – on quitta la traduction des mots d'une langue dans une autre, pour aborder un savoir sur la chose désignée, sur l'objet : ce n'est plus désormais de traduire, mais de définir qu'il s'agira » (« Une tentative de conciliation entre ordre alphabétique et ordre encyclopédique », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 40-41, 2006, p. 58).

23. *Prospectus*, p. 2.

24. Ce système est donné en deux versions légèrement différentes, à la fin du *Prospectus* de 1750 (voir annexe 4) et en tête du premier volume de l'*Encyclopédie* (t. I, p. xlvii-li).

l'Imagination. Et comme chez Bacon, explique Michel Malherbe, le système de *l'Encyclopédie*

« a une double fonction : d'une part, de distinguer et de délimiter en raison les sciences et les arts, les uns par rapport aux autres [...] ; d'autre part, de les ordonner dans un tout selon un certain principe, de telle sorte que le lecteur, par une simple vue synoptique, puisse appréhender l'organisation du savoir et par là circuler de manière judicieuse à l'intérieur de l'ouvrage »²⁵ (voir annexe 4).

En principe – mais ce principe connaît beaucoup d'exceptions²⁶ – chaque article est précédé d'une référence qui le rattache à la branche du savoir dont il relève, savoir dont le rang est assigné dans l'ordre encyclopédique par le « Système figuré des connaissances ». Les indications portées entre parenthèses et en italique à la suite des entrées doivent permettre une lisibilité transversale en situant l'objet de chaque article par rapport à tous les autres. Afin d'offrir un accès facile pour se retrouver dans le labyrinthe des connaissances humaines, afin de permettre aux savants et aux artisans de comparer leurs expériences, chacun dans sa discipline, les éditeurs ont ménagé des passerelles entre les différents articles grâce à un système judicieux de renvois, inspiré de la *Cyclopædia* de Chambers, qui ont pour fonction de mettre en relation des articles autour d'un même sujet et d'indiquer la liaison logique des connaissances que l'ordre alphabétique ne permet pas d'explicitier²⁷. Voici, à titre d'exemple, comment se présente le début de l'article *Physique* de D'Alembert :

« PHYSIQUE, s. f. (*Ordre encyclopédique : Entendement, Raison, Philosophie ou Science, Science de la nature, Physique*). Cette science que l'on appelle aussi quelquefois *philosophie naturelle*, est la science des propriétés des corps na-

25. M. Malherbe, « *L'Encyclopédie : histoire, système et tableau* », *L'Encyclopédie ou la création des disciplines*, *op. cit.*, p. 49.

26. Voir M. Leca-Tsiomis, art. cité, p. 61-63.

27. Ce système des renvois fut également utilisé par Diderot pour les idées les plus audacieuses, comme l'article *Anthropophagie* renvoyant à *Eucharistie*. En revanche, il est faux de prétendre, comme on le fait encore trop souvent, que l'organisation astucieuse des renvois visait principalement à déjouer la censure. Voir M. Leca-Tsiomis, « Le Capuchon des cordeliers : une légende de *l'Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 50, 2015, p. 347-353.

turels, de leurs phénomènes et de leurs effets, comme de leurs différentes affections, mouvements, etc. Voyez *Philosophie et Nature*²⁸. »

Contrairement à la plupart des encyclopédies et dictionnaires modernes qui ne proposent qu'une accumulation de connaissances parcellaires ou des traités juxtaposés, séparés les uns des autres par des cloisons étanches, l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert se propose d'introduire une vision, un regard qui repense les faits, les analyse et les ordonne. Le *Dictionnaire encyclopédique* des philosophes se veut « raisonné » : la mise en forme rationnelle de la diversité a pour ambition de montrer la liaison entre les différents savoirs, leurs sources communes, l'ordre sous-jacent au monde dont l'*Encyclopédie* serait l'image fidèle. Mais cet ordre-là, où le trouver ? Pour la plupart des contemporains des encyclopédistes, la réponse ne fait aucun doute : c'est Dieu qui est le garant de la logique du monde, la science suprême étant par voie de conséquence la théologie, voire la « panthéologie », ce néologisme inventé par Rabelais, calqué sur le titre d'un dictionnaire volumineux, la *Pantheologia* (1473) du dominicain Rainerius de Pisis, pour critiquer les « prétentions totalitaires de la théologie, qui entend assujettir les autres sciences »²⁹. Au 18^e siècle, c'est la théologie qui ordonne le monde et qui gouverne les autres savoirs et disciplines.

Diderot se garde bien de contester à la théologie ce privilège, et à Dieu ses prérogatives. Dans l'article *Encyclopédie*, il s'empresse d'écrire que le seul système d'où l'arbitraire est exclu, c'est « le système qui existait de toute éternité dans la volonté de Dieu »³⁰. Or ce système, qui serait en quelque sorte calqué sur le plan divin, ne convient pas au faible entendement de l'homme : l'explication totale de l'univers tel qu'il a été conçu par Dieu est inutile à l'homme car elle le dépasse tout simplement. Ce n'est donc pas par rapport à Dieu mais par rapport à l'Homme, par rapport à la structure de son esprit, qu'on peut bâtir un système encyclopédique des connaissances humaines. Comme l'a énoncé admirablement Diderot, sans la présence de l'Homme, l'univers n'a plus aucun intérêt :

« Une considération surtout qu'il ne faut point perdre de vue, c'est que si l'on bannit l'homme ou l'être pensant et contemplateur de dessus la surface de la terre ; ce spec-

28. *Encyclopédie*, t. XII, p. 539.

29. B. Méniel, art. cité, p. 109.

30. *Encyclopédie*, t. V, p. 640.

tacle pathétique et sublime de la nature n'est plus qu'une scène triste et muette. L'univers se tait ; le silence et la nuit s'en emparent. Tout se change en une vaste solitude où les phénomènes inobservés se passent d'une manière obscure et sourde. C'est la présence de l'homme qui rend l'existence des êtres intéressante ; et que peut-on se proposer de mieux dans l'histoire de ces êtres, que de se soumettre à cette considération ? Pourquoi n'introduirions-nous pas l'homme dans notre ouvrage, comme il est placé dans l'univers ? Pourquoi n'en ferons-nous pas un centre commun ? Est-il dans l'espace infini quelque point d'où nous puissions avec plus d'avantage faire partir les lignes immenses que nous nous proposons d'étendre à tous les autres points ? Quelle vive et douce réaction n'en résultera-t-il pas des êtres vers l'homme, de l'homme vers les êtres ?

Voilà ce qui nous a déterminés à chercher dans les facultés principales de l'homme, la division générale à laquelle nous avons subordonné notre travail. Qu'on suive telle autre voie qu'on aimera mieux, pourvu qu'on ne substitue pas à l'homme un être muet, insensible et froid. L'homme est le terme unique d'où il faut partir, et auquel il faut tout ramener, si l'on veut plaire, intéresser, toucher jusque dans les considérations les plus arides et les détails les plus secs. Abstraction faite de mon existence et du bonheur de mes semblables, que m'importe le reste de la nature ?³¹ »

4. L'esprit de l'*Encyclopédie* et sa généalogie

Le « Système figuré des connaissances humaines » se présente comme un véritable programme philosophique dont Descartes, à côté de Bacon, est l'un des pères spirituels³². On se souvient qu'au même moment que le philosophe anglais, l'auteur du *Discours de la méthode* a remis en cause les autorités scientifiques et philosophiques de son époque, tout le pseudo-savoir hérité principalement d'Aristote et religieusement transmis de génération en génération sans être soumis à l'épreuve du « bon sens ». « On était persuadé depuis un temps, pour ainsi dire, immémorial, écrit D'Alembert dans le *Discours préliminaire*, qu'on possédait dans toute sa pureté la doctrine d'Aristote commentée par les Arabes, et altérée par mille additions absurdes ou puériles ; et on ne pensait pas même à s'assurer si cette philosophie barbare était réellement celle de ce

31. *Ibid.*, p. 641.

32. Sur l'image de Descartes dans l'*Encyclopédie*, voir Mariafranca Spallanzani, *Immagini di Descartes nell'« Encyclopédie »*, Bologna, 1990.

grand homme, tant on avait conçu de respect pour les Anciens »³³. Le postulat fondamental de la philosophie cartésienne est que l'homme est capable d'accéder par lui-même, grâce aux facultés de son entendement, à toutes les vérités qui sont à sa portée, sans avoir besoin de recourir à des autorités consacrées. Et c'est exactement cette attitude-là qui commande l'*Encyclopédie* : la raison humaine est une, rien ne saurait échapper à son libre examen. Tout ce qui est humainement possible de savoir nous est accessible grâce à notre entendement, y compris... la théologie. On aurait pu s'attendre à ce que la théologie occupe au moins une place égale à côté de l'entendement : il y aurait les connaissances trouvées par l'homme, et celles révélées par Dieu à l'homme. Mais la première audace de l'*Encyclopédie* est d'avoir subordonné la théologie à la philosophie : les facultés de l'entendement régissent la science de l'homme qui constitue le nouveau point de départ de la métaphysique. La science de Dieu est une branche de la philosophie au même titre que la science de l'homme et celle de la nature.

Pas plus qu'à leur prédécesseur Bacon, il n'a échappé aux éditeurs de l'*Encyclopédie* tout ce que la hiérarchie et la classification établies dans le « Système figuré des connaissances humaines » comportaient d'arbitraire. Ils savent qu'un ordre encyclopédique est nécessaire, mais il ne peut pas être le reflet de la réalité objective. Dans le *Discours préliminaire*, D'Alembert avoue qu'on pourrait imaginer d'autres systèmes que celui qui a été adopté, construits sur d'autres bases, « et chacun de ces systèmes pourra même avoir, à l'exclusion des autres, quelque avantage particulier »³⁴. Si aucun ordre ne s'impose objectivement aux yeux de D'Alembert, Diderot va jusqu'à critiquer radicalement le principe même d'un ordre encyclopédique qui s'imposerait de l'extérieur aux choses³⁵. Dès le *Prospectus* de l'*Encyclopédie*, on lit :

« La nature ne nous offre que des choses particulières, infinies en nombre et sans aucune division fixe et déterminée. Tout s'y succède par des nuances insensibles. Et sur cette mer d'objets qui nous environne, s'il en paraît quelques-uns, comme des pointes de rochers, qui semblent percer la surface et dominer les autres, ils ne doivent cet avantage qu'à des systèmes particuliers, qu'à des conventions vagues, et qu'à certains événements étrangers à

33. *Encyclopédie*, t. I, p. xxii.

34. *Encyclopédie*, t. I, p. xv.

35. Voir J. Proust, « Diderot et le système des connaissances humaines », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 256, 1988, p. 117-127.

l'arrangement physique des êtres, et aux vraies institutions de la philosophie³⁶. »

Qu'est-ce que Diderot veut dire ? Nous avons l'habitude de concevoir la nature comme un assemblage d'éléments, à l'instar d'une machine. Mais ces éléments ou objets particuliers sont *en réalité* aussi liés entre eux que les récifs coralliens dont on ne perçoit que les pointes qui émergent de l'eau. La nature que Linné a soumise à une classification stricte n'est pas la « vraie » nature, autrement dit, il ne faut pas confondre la nature avec la nature des hommes de science, du moins ceux qui la plient à un système classificatoire inventé de toutes pièces. Toute classification est non seulement arbitraire mais mutilante car elle détruit les ensembles et les totalités en isolant les objets de leur environnement. Prenons les espèces : quoi de plus évident que la division en espèce humaine et animale ? Pourtant, Diderot a osé écrire dans l'article *Animal* : « s'il est vrai, comme on n'en peut guère douter, que l'univers est une seule et unique machine³⁷, où tout est lié, et où les êtres s'élèvent au-dessus ou s'abaissent au-dessous les uns des autres, par des degrés imperceptibles, [...] il nous sera bien difficile de fixer les deux limites entre lesquelles l'*animalité* [...] commence et finit »³⁸. Depuis la *Lettre sur les aveugles* (1749) jusqu'au *Rêve de D'Alembert* (1769), Diderot n'a cessé de mettre en cause le prétendu ordre de la nature qui chante la gloire de Dieu pour y substituer une nature en évolution constante où les espèces ne sont que le résultat de circonstances fortuites et non d'une finalité providentielle. L'évolution génère de l'ordre à partir d'un chaos initial : en supprimant les êtres inaptes à la vie, elle ne laisse subsister que ceux qui peuvent donner l'illusion d'être sortis tout droit des mains du Créateur. La régularité de la nature ne saurait être que provisoire ; l'ordre de la nature est le résultat d'une réduction mathématique commode destinée à édifier une science provisoire, aussi provisoire que l'*Encyclopédie*³⁹.

36. *Prospectus*, p. 2. Voir aussi l'article *Encyclopédie*, t. V, p. 640.

37. Le mot est ici plus ou moins synonyme d'organisme.

38. *Encyclopédie*, t. I, p. 468.

39. Voir G. Stenger, « L'ordre et les monstres dans la pensée philosophique, politique et morale de Diderot », *Diderot et la question de la forme*, coordonné par A. Ibrahim, Paris, PUF, 1999, p. 139-157, et « Diderot philosophe de la complexité », *La Lettre Clandestine*, 14, 2005-2006, p. 127-151.

5. La réception de l'*Encyclopédie* : une histoire mouvementée

L'histoire mouvementée de l'*Encyclopédie* se situe, dès sa naissance, dans le cadre d'un affrontement entre philosophes et gardiens de la doctrine catholique, affrontement dont l'enjeu est le pouvoir intellectuel sur la société et le sujet une conception du monde. Les éditeurs s'y attendaient sans doute : dès le moment où le caractère de l'ouvrage consistait, selon la formule de Diderot, à « changer la façon commune de penser⁴⁰ », il devait se heurter aux tenants des idées reçues et déranger le confort intellectuel. La bataille va durer quinze ans ; elle commence par une escarmouche entre Diderot et les jésuites précisément au sujet du « Système figuré des connaissances humaines ». Le père Guillaume-François Berthier, directeur des *Mémoires de Trévoux*, le périodique littéraire des jésuites, publie en janvier 1751 un compte rendu du *Prospectus*. Il n'attaque pas de front l'entreprise encyclopédique mais tend à la déprécier en affirmant que la classification des arts et des sciences proposée par Diderot est inférieure à celle de Bacon. Diderot riposte aussitôt par une lettre ouverte, à la fois courtoise et ironique. Le père Berthier se prend au jeu et répond publiquement à Diderot au mois de février. Le ton est également léger et spirituel mais au passage, la menace pointe : « M. Diderot est homme d'esprit, et il y a plaisir à recevoir de ses lettres, quand elles roulent simplement sur la littérature. D'autres matières sont trop dangereuses ; et il le sait bien »⁴¹. L'avertissement est clair.

Cette première passe d'armes entretient la publicité autour de l'*Encyclopédie*. Les souscriptions affluent : plus de mille en avril, quatre cents de plus trois mois plus tard. Le premier volume paraît enfin le 28 juin 1751. Ce n'est pas Diderot mais son coéquipier D'Alembert qui a signé le *Discours préliminaire*, sorte de manifeste intellectuel de l'entreprise et celui du « parti » philosophique qui est en train de se constituer. D'Alembert y affiche la conviction de la naissance d'une nouvelle ère de l'esprit et de l'humanité. Le passé se trouve rejeté dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition (voir annexe 5).

Composée dans sa version définitive de plus de soixante-quatorze mille articles, l'*Encyclopédie* couvre la totalité du territoire des mots, des plus usuels aux plus savants. Ouvrons un volume au hasard. À la lettre L, on tombe sur les mots suivants, qui sont loin

40. Article *Encyclopédie*, t. V, p. 642.

41. Diderot, *Œuvres complètes*, éd. R. Lewinter, Paris, Club français du livre, 1969-1973, t. II, p. 353.

de figurer dans toutes les encyclopédies modernes : *Lul*, *Lulaf*, *Lumb*, *Lumbier*, *Lumbon*, *Lumbricaux*, *Lume*, et tout cela sur une seule page. Prenons maintenant le petit article anonyme consacré au *lul* :

« LUL, (*Bot. exot.*) nom persan d'un arbre de la Perse et de l'Inde ; les Portugais l'appellent *arbol de reyes*, arbre des rois, et les Français *arbre des Banians*, parce que les banians se retirent dessous. Les descriptions que les voyageurs donnent de cet arbre sont si pleines de fables et d'inepties, que je n'en connais aucune qui puisse nous instruire. Ajoutez-y les contradictions dont elles fourmillent. Les uns nous représentent cet arbre comme le liseron d'Amérique, jetant des rameaux sarmenteux sans feuilles qui s'allongent à terre, s'y insinuent, poussent des racines et deviennent de nouveaux troncs d'arbres, en sorte qu'un seul *lul* produit une forêt. D'autres nous le peignent comme le plus bel arbre du pays, qui ne trace ni ne jette des sarments, qui est tout garni de feuilles semblables à celles du coignassier, mais beaucoup plus larges et plus longues, et donnant un fruit assez agréable au goût, de couleur incarnate tirant sur le noir. Qui croirais-je, de Tavernier ou de Pietro de la Vallée, sur la description de cet arbre ? Aucun des deux⁴². »

Un article comme celui-ci témoigne de l'inspiration « philosophique » qui préside à l'*Encyclopédie* d'un bout à l'autre : critique des savoirs dans leur élaboration et leur transmission, critique des préjugés, critique du langage. En effet, l'*Encyclopédie* – et ce n'est pas sa moindre originalité – est aussi un ouvrage sur la langue qui donne des définitions précises et s'étend largement sur les questions rhétoriques et grammaticales. Diderot a lui-même donné un certain nombre de synonymes, comme les suivants :

« ACCÈS, *avoir accès, aborder, approcher*. On a *accès* où l'on entre ; on *aborde* les personnes à qui l'on veut parler ; on *approche* celles avec qui l'on est souvent. Les princes donnent *accès*, se laissent *aborder*, permettent qu'on les *approche* ; l'*accès* en est facile ou difficile ; l'*abord* rude ou gracieux ; l'*approche* utile ou dangereuse. Qui a des connaissances peut avoir *accès* ; qui a de la

42. *Encyclopédie*, t. IX, p. 717. L'arbre dont il s'agit s'appelle aujourd'hui « arbre » ou « figuier des banians ». Selon des sources apparemment sûres, c'est un figuier de l'Inde dont les nombreuses racines aériennes et pendantes rejoignent le sol et forment de nouveaux troncs.

hardiesse *aborde* ; qui joint à la hardiesse un esprit souple et flatteur, peut *approcher* les grands⁴³. »

L'*Encyclopédie* est enfin un imposant ensemble d'articles sur les sciences et les techniques, d'une précision irréprochable. Grâce à l'ordre alphabétique, la diffusion du savoir sort de la sphère des érudits et des spécialistes pour toucher, par sa capacité à rendre, dans une langue limpide, le savoir accessible, l'ensemble des lecteurs cultivés. Le classement alphabétique a aussi un autre avantage, c'est qu'il permet de se jouer de la censure et de faire passer les audaces et les impertinences les plus effrontées. Les censeurs sont plus attentifs au contenu des articles portant sur des sujets réputés épineux – la politique, la religion – que sur d'autres, portant sur des plantes, des divinités romaines ou l'art de la cuisine. L'un des jeux favoris des éditeurs consiste alors à exprimer les opinions les plus avancées et les critiques les plus acérées à l'endroit où on les attend le moins. Les autorités ne manqueront pas de s'en apercevoir, mais le procédé amuse les lecteurs et les incite à lire les articles a priori les plus anodins, comme le célèbre article *Agnus scythicus* ou l'article *Lul* cité plus haut. Dès la publication du premier volume, le père Berthier exhale dans son journal tous les griefs contre l'*Encyclopédie*. Le *Dictionnaire encyclopédique*, fulmine-t-il, n'est pas un savant condensé de l'état des sciences, c'est une machine de guerre contre l'ancien régime et la suprématie du catholicisme, bref contre l'alliance entre le trône et l'autel⁴⁴.

À partir du volume II (1752), les jésuites abandonnent la polémique feutrée et passent à l'attaque frontale : ils accusent les rédacteurs de l'*Encyclopédie* de critiquer leur enseignement, de rabaisser les rois et les saints, et de prêcher la liberté d'expression. Au mois de février, un arrêt du Conseil d'État du roi ordonne la suppression des deux premiers volumes et suspend l'impression des tomes III et IV : « Sa Majesté a reconnu que dans ces deux volumes on a affecté d'insérer plusieurs maximes tendant à détruire l'autorité royale, à établir l'esprit d'indépendance et de révolte, et, sous des termes obscurs et équivoques, à élever les fondements de l'erreur, de la corruption des mœurs, de l'irrégion et de l'incrédulité ».

Heureusement, l'*Encyclopédie* peut compter sur de puissants protecteurs. Il y a d'abord Chrétien Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, le directeur de la Librairie

43. *Encyclopédie*, t. I, p. 69.

44. Sur cette affaire, voir John N. Pappas, *Berthier's Journal de Trévoux and the Philosophes*, Genève, 1957.

royale et à ce titre chargé de la censure, qui sauve par deux fois l'entreprise en avertissant Diderot d'une imminente descente de police ; il aurait même, à ce qu'on dit, caché dans son propre hôtel les manuscrits déjà rédigés pour les prochains volumes de l'*Encyclopédie* afin qu'ils échappent aux perquisitions policières. Il y a ensuite Madame de Pompadour et son entourage, des ministres et fonctionnaires éclairés, qui sollicitent Diderot et D'Alembert de se redonner au travail. On charge simplement trois théologiens d'exercer désormais leur surveillance sur tous les articles, et pas seulement sur ceux dont le sujet pouvait avoir un rapport avec la religion.

Au mois d'octobre 1753, la publication de l'*Encyclopédie* reprend avec le tome III. Son succès tient aux nombreux souscripteurs, d'une fidélité à toute épreuve, ainsi qu'au soutien que lui donne l'opinion publique organisée. Une partie de la presse périodique assure à l'affaire une publicité permanente et intelligente. De 1754 à 1756, chaque année voit la publication d'un volume. En 1757, l'*Encyclopédie* en arrive au tome VII, à la lettre G. Tout le monde comprend que l'ouvrage comportera plus de huit volumes plus deux de planches, comme cela avait été annoncé dans le *Prospectus*. Mais les ennemis de l'*Encyclopédie* ne désarment pas, et cette fois-ci la conjoncture leur est plus favorable. Le 5 janvier 1757, l'attentat de Damiens exacerbe les tensions et provoque de la part du pouvoir une politique de répression accrue contre les philosophes qui, dit-on, sapent la religion, se moquent de l'autorité et répandent dans la société des idées dangereuses qui perturbent les esprits faibles et fomentent la révolte. Il faut abattre l'opposition, et l'opposition, c'est le parti philosophique, la coterie encyclopédique. Au mois d'avril, le Parlement promulgue un édit qui prévoit la peine de mort ou les galères pour les auteurs et imprimeurs de livres tendancieux et clandestins. Dans les derniers mois de l'année, les ennemis de l'*Encyclopédie* se déchaînent en publiant pamphlet sur pamphlet dans lesquels les encyclopédistes sont entraînés dans la boue. C'est dans ce contexte que la catastrophe s'abat sur l'*Encyclopédie* au début de l'année suivante, en 1758. Le tome VII contenait un article de D'Alembert consacré à la ville de Genève. Il y déplorait l'absence de théâtres et de spectacles dans la ville de Calvin et en profitait pour s'élever contre le sort fait aux comédiens, considérés comme des parias⁴⁵. C'est le moment que choisit Jean-Jacques Rousseau pour rompre publiquement et avec fracas avec ses anciens amis et collaborateurs. Il publie une lettre ouverte intitulée *J.-J. Rousseau, citoyen de Genève, à*

45. Au 18^e siècle, les philosophes sont de fervents adeptes du théâtre alors que l'Église considère toujours les comédiens comme impies, allant jusqu'à leur refuser l'inhumation en terre consacrée.

M. D'Alembert, de l'Académie française, sur son article Genève, dans le septième volume de l'Encyclopédie, et particulièrement sur le projet d'établir un théâtre de comédie en cette ville (ce texte est plus connu sous le titre *Lettre à D'Alembert sur les spectacles*). La Lettre de l'ancien encyclopédiste (Rousseau a publié plusieurs centaines d'articles concernant la musique) est une véritable déclaration de guerre contre l'*Encyclopédie* en général et Diderot en particulier. Jusqu'à présent, le parti philosophique avait offert l'image d'un mouvement dont l'unité profonde légitimait l'ambition de jouer un rôle dans la cité. La dissidence de Rousseau porte un coup très grave au camp des Lumières, c'est un revers qui le menace dans ses fondements.

Mais l'article *Genève* soulève aussi les protestants qui habitent dans cette ville. Au détour d'une phrase, D'Alembert avait déclaré que plusieurs pasteurs de Genève rejetaient « tout ce qu'on appelle *mystères* » et s'imaginaient « que le premier principe d'une religion véritable, est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison »⁴⁶. Sur ce, la Vénérable Compagnie des Pasteurs et Professeurs de l'Église et de l'Académie de Genève publie une *Déclaration de principes* dans laquelle elle demande à D'Alembert de rétracter ses propos. D'Alembert se vexe une fois de plus et décide de « renoncer pour jamais à ce maudit travail »⁴⁷. Là-dessus, nouveau scandale. Le philosophe Claude-Adrien Helvétius publie en 1758 un gros traité intitulé *De l'esprit* qui cache mal son inspiration matérialiste. Helvétius a beau n'avoir jamais collaboré à l'*Encyclopédie*, celle-ci est atteinte : on juge son ouvrage comme le résultat des doctrines des encyclopédistes, et Diderot est accusé d'en avoir écrit certains passages. Dès le mois d'août, un arrêt du Conseil d'État du roi révoque le privilège accordé au livre *De l'esprit* ; son auteur est obligé de se rétracter pitoyablement. L'*Encyclopédie* est alors littéralement bombardée de tous côtés. Après plusieurs mois de polémiques acerbes, un nouvel arrêt du Conseil d'État du roi révoque, le 8 mars 1759, le privilège accordé à l'*Encyclopédie*, puis ordonne aux éditeurs de rembourser les souscripteurs pour les volumes non parus, ce qui doit inévitablement entraîner leur ruine. Début septembre, le pape Clément XIII condamne l'ouvrage à son tour. L'*Encyclopédie* a cessé d'exister.

À nouveau, c'est Malesherbes qui va sauver l'entreprise. Il autorise les éditeurs à rembourser les souscripteurs non pas avec de l'argent mais par les volumes de planches,

46. *Encyclopédie*, t. VII, p. 578.

47. Lettre à Voltaire du 11 janvier 1758.

dont la publication était de toute façon prévue après celle des discours. L'*Encyclopédie* continue... À côté de la publication officielle des planches, Diderot prépare les textes dans la clandestinité, au prix d'un travail harassant. Abandonné par D'Alembert, surchargé de travail et de soucis, souvent au bord de l'épuisement, il laisse parfois passer des articles « faute de mieux », et après des corrections hâtives. Tous les collaborateurs qui possèdent une responsabilité officielle ou qui ont un nom dans le monde ayant quitté le navire, Diderot a dû reconstituer, dans la clandestinité, une équipe de nouveaux collaborateurs qui, à quelques exceptions près, ne valent pas ceux d'avant l'interdiction. L'un des plus efficaces, et même le principal artisan de l'*Encyclopédie* à partir de 1759⁴⁸, est le chevalier de Jaucourt qui décharge Diderot du soin de rédiger, dans toutes les matières, les articles manquants. Son information universelle et son dévouement indéfectible en font un remarquable collaborateur, auteur de près de 17000 articles (à peu près le quart du total !). Quant à Diderot, après avoir écrit près de 3500 articles dans les sept premiers volumes, il n'en écrit presque plus – à peine une centaine pour les dix derniers : les tâches d'administration et d'édition qu'il doit désormais assurer seul mangent toute l'énergie qu'il consent à investir dans l'*Encyclopédie*, cette entreprise qu'il avait commencée dans l'enthousiasme et à laquelle il ne croit plus vraiment. La fuite des collaborateurs, la rupture du front philosophique, sans parler de la trahison de son principal éditeur, Le Breton, qui a procédé à son insu à la censure de plusieurs articles afin de sauver l'entreprise, l'a profondément désillusionné. Cette *Encyclopédie* qu'il avait entreprise dans l'ardeur et l'exaltation, il va la poursuivre mais comme une charge, un esclavage dont il n'attend plus que l'heure de la délivrance.

À partir de 1762, l'avenir de l'ouvrage va être assuré par l'ennemi commun des encyclopédistes et des jésuites, à savoir les jansénistes ! À la suite de la banqueroute d'un jésuite, le Parlement janséniste fait fermer les collèges des jésuites, puis expulse hors de France les membres de la « Société se disant de Jésus ». Avec eux disparaissent les adversaires les plus acharnés de l'*Encyclopédie* et le vent commence à tourner en sa faveur. Fin 1765 ou début 1766, les dix derniers volumes de discours paraissent en une fois sans que personne ne s'en émeuve. Six ans plus tard, en 1772, les derniers volumes des planches sont publiés. Simultanément et symboliquement, les souscripteurs reçoivent une gravure de Cochin représentant *Le Triomphe de la Vérité dévoilée par la*

48. Sur le rôle du chevalier de Jaucourt dans l'*Encyclopédie*, voir *Le Chevalier de Jaucourt. L'homme aux dix-sept mille articles*. Sous la direction de Gilles Barroux et François Pépin, Paris, 2015.

Raison. Voici la description de Diderot :

« On voit en haut la Vérité entre la Raison et l'Imagination : la Raison qui cherche à lui arracher son voile, l'Imagination qui se prépare à l'embellir. Au-dessous de ce groupe, une foule de philosophes spéculatifs ; plus bas la troupe des artistes. Les philosophes ont les yeux attachés sur la Vérité ; la Métaphysique orgueilleuse cherche moins à la voir qu'à la deviner ; la Théologie lui tourne le dos et attend sa lumière d'en haut⁴⁹. »

L'*Encyclopédie*, pour laquelle Diderot a donné le meilleur de son temps, est devenue la plus grande entreprise éditoriale du siècle. « Ouvrage immense et immortel », comme l'écrivit Voltaire en 1764 dans une addition au *Siècle de Louis XIV*, « traversé et persécuté par l'envie et l'ignorance » pendant les années de sa publication, elle a connu un succès dont témoignent ses multiples contrefaçons, rééditions, abrégés et traductions qui paraissent en Europe, notamment en Italie et en Suisse⁵⁰. S'y ajoutent quatre volumes de *Supplément* de texte, un de *Supplément* de planches⁵¹ et deux de *Table* auxquels Diderot n'a pas travaillé. À partir de 1782, un éditeur parisien, Charles-Joseph Panckoucke, procède à une refonte totale de l'*Encyclopédie* sous le titre *Encyclopédie méthodique*, où le classement alphabétique est abandonné au profit d'une présentation thématique. Le morcellement des connaissances est sans doute le prix à payer pour leur approfondissement. L'*Encyclopédie méthodique* regroupe vingt-six sous-encyclopédies destinées à couvrir le savoir universel sans prendre en compte les différents rapports qui existent entre les sujets abordés. Panckoucke n'est pas non plus animé de la même ambition que l'équipe de Diderot. Les pages de la nouvelle *Encyclopédie* ne sont plus traversées par les combats du siècle ; au lieu de recruter parmi les « philosophes », Panckoucke s'adresse aux membres des différentes Académies et autres institutions officielles : c'est la fonction officielle du collaborateur qui compte, pas ses idées progressistes. Le projet devient gigantesque et se termine seulement en 1832, avec, au bout, 210 volumes dont 53 de planches.

Quelle a été l'influence de l'*Encyclopédie* ? Il n'y a rien de révolutionnaire ou même de

49. Diderot, *Salon de 1765*, Paris, 1984, p. 319.

50. Voir Madeleine Pinault, *L'Encyclopédie*, Paris, 1993, p. 103-123.

51. Sur l'*Encyclopédie méthodique*, voir Claude Blanckaert et Michel Porret (dir.), *L'Encyclopédie méthodique (1782-1832). Des Lumières au Positivisme*, Genève, Droz, 2006.

prérévolutionnaire dans ces gros volumes in-folio écrits par et pour la bourgeoisie active et éclairée d'Ancien régime, très éloignés de la virulence des libelles, pamphlets et autres satires séditionnaires qui paraissaient à la même époque. Comme souvent, Voltaire a dit l'essentiel lorsqu'il écrivait après la publication des derniers volumes : « Jamais vingt volumes in-folio ne feront de révolution ; ce sont les petits livres portatifs à trente sous qui sont à craindre. Si l'Évangile avait coûté douze cents sesterces, jamais la religion chrétienne ne se serait établie »⁵². Le tableau idéal qui ressort de maints articles est celui d'un État fondé sur le principe de la souveraineté nationale, où le pouvoir émane du peuple entier et se concentre entre les mains d'une autorité centrale absolue et non partagée, mais où l'absence de liberté politique est compensée par une totale liberté civile, le respect du libre jeu des lois économiques, l'audience permanente donnée aux représentants de l'opinion publique éclairée, les philosophes. L'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert a, avec d'autres écrits, imposé des idées et des représentations collectives qui n'ont pas causé, mais permis 1789. Dès 1762, alors qu'il travaillait dans la clandestinité, Diderot écrivit : « Cet ouvrage produira sûrement avec le temps une révolution dans les esprits, et j'espère que les tyrans, les oppresseurs, les fanatiques et les intolérants n'y gagneront pas. Nous aurons servi l'humanité »⁵³.

Conclusion

Comme on le voit, l'*Encyclopédie* est une œuvre qui est emblématique d'une époque et qui prend son sens du contexte et des circonstances de son élaboration. Elle est moins l'expression de deux génies, D'Alembert et Diderot, qui auraient travaillé en binôme que l'expression complexe d'un encyclopédisme qui les précède et qui se poursuit après eux, puisque l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke, qui est une refonte de leur travail, se poursuit jusqu'en 1832.

Le projet part d'un libraire parisien, André-François Le Breton, qui ne fait appel à Diderot et D'Alembert qu'après la défection de ses associés. L'ordre que ceux-ci apportent à l'œuvre s'inspire de Bacon et Chambers. L'esprit est un esprit humaniste et libre penseur qui doit beaucoup à Descartes et Bacon. La réception de l'œuvre influe également sur le contenu. Le contexte polémique incite à la prudence.

52. Lettre à D'Alembert du 5 avril 1766. À partir de 1764, Voltaire publiera lui-même un *Dictionnaire philosophique portatif* autrement plus subversif que l'*Encyclopédie*.

53. Lettre à Sophie Volland du 6 septembre 1762.

La paternité est donc diffuse, d'autant que Diderot et D'Alembert ne partagent pas les mêmes vues philosophiques. D'Alembert se retire d'ailleurs du projet, non sans l'avoir marqué de son empreinte, suite à des désaccords avec Diderot. Ce dernier continue alors à superviser seul le projet, dont le destin s'autonomise puisque l'*Encyclopédie*, une fois achevée, génère des projets similaires, voire des projets qui visent à la régénérer sous une nouvelle forme, ainsi qu'entend le faire l'éditeur de l'*Encyclopédie méthodique*.

Comme on le voit Diderot et D'Alembert sont en quelque sorte le relais, le foyer, d'une œuvre dont le destin les a en quelque sorte toujours dépassés. Diderot reconnaît d'ailleurs, dans le texte suivant que nous ajoutons en guise d'appendice, que dans un tel contexte on ne peut s'étonner des défauts de l'*Encyclopédie*, qui ne sont en sorte que les reflets d'une œuvre qui non seulement a fait histoire, mais s'est faite dans l'histoire.

* * *

Appendice

J'ai travaillé près de trente ans à cet ouvrage. De toutes les persécutions qu'on peut imaginer, il n'en est aucune que je n'aie essuyée. Je laisse là les libelles diffamatoires, de toutes couleurs. J'ai été exposé à la perte de l'honneur, de la fortune et de la liberté. Mes manuscrits circulaient de dépôt en dépôt, recelés tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. On a tenté plus d'une fois de les enlever. J'ai passé plusieurs nuits à ma fenêtre, dans l'attente de l'exécution d'un ordre violent. J'ai été sur le point de m'expatrier et c'était le conseil de mes amis qui ne voyaient plus de sûreté à Paris pour moi. L'ouvrage a été proscrit et ma personne menacée par différents édits du roi et par plusieurs arrêts du Parlement. Nous avons eu pour ennemis déclarés, la cour, les Grands, les militaires qui n'ont jamais d'autre avis que celui de la cour, les prêtres, la police, les magistrats, ceux d'entre les gens de lettres qui ne coopéraient pas à l'entreprise, les gens du monde, ceux d'entre les citoyens qui s'étaient laissé entraîner par la multitude. Cependant au milieu de ce déchaînement gé-

néral, tout le monde souscrivait. Ils voulaient avoir l'ouvrage et perdre les auteurs.

Lorsqu'on eut inutilement employé les moyens d'empêcher l'ouvrage on ne songea plus qu'à ralentir son exécution et à nuire à sa perfection. Nous avons souffert des suspensions de plusieurs années, et des désertions de coopérateurs. Et pour comble de disgrâce, un infâme imprimeur qui dépeçait, mon ouvrage, à mon insu, pendant la nuit, a mutilé dix volumes, et brûlé les manuscrits qu'il ne jugeait pas à propos d'employer.

On fit du nom d'encyclopédiste une étiquette odieuse qu'on attacha à tous ceux qu'on voulait montrer au roi comme des sujets dangereux, désigner au clergé comme ses ennemis ; déférer au magistrat comme des gens à brûler, et traduire à la nation comme de mauvais citoyens. Un encyclopédiste est encore aujourd'hui un homme de sac et de corde, sans qu'on sache quand cela finira. C'est ainsi qu'on nous peignait dans les cercles de la société et dans les chaires des églises ; et l'on continue.

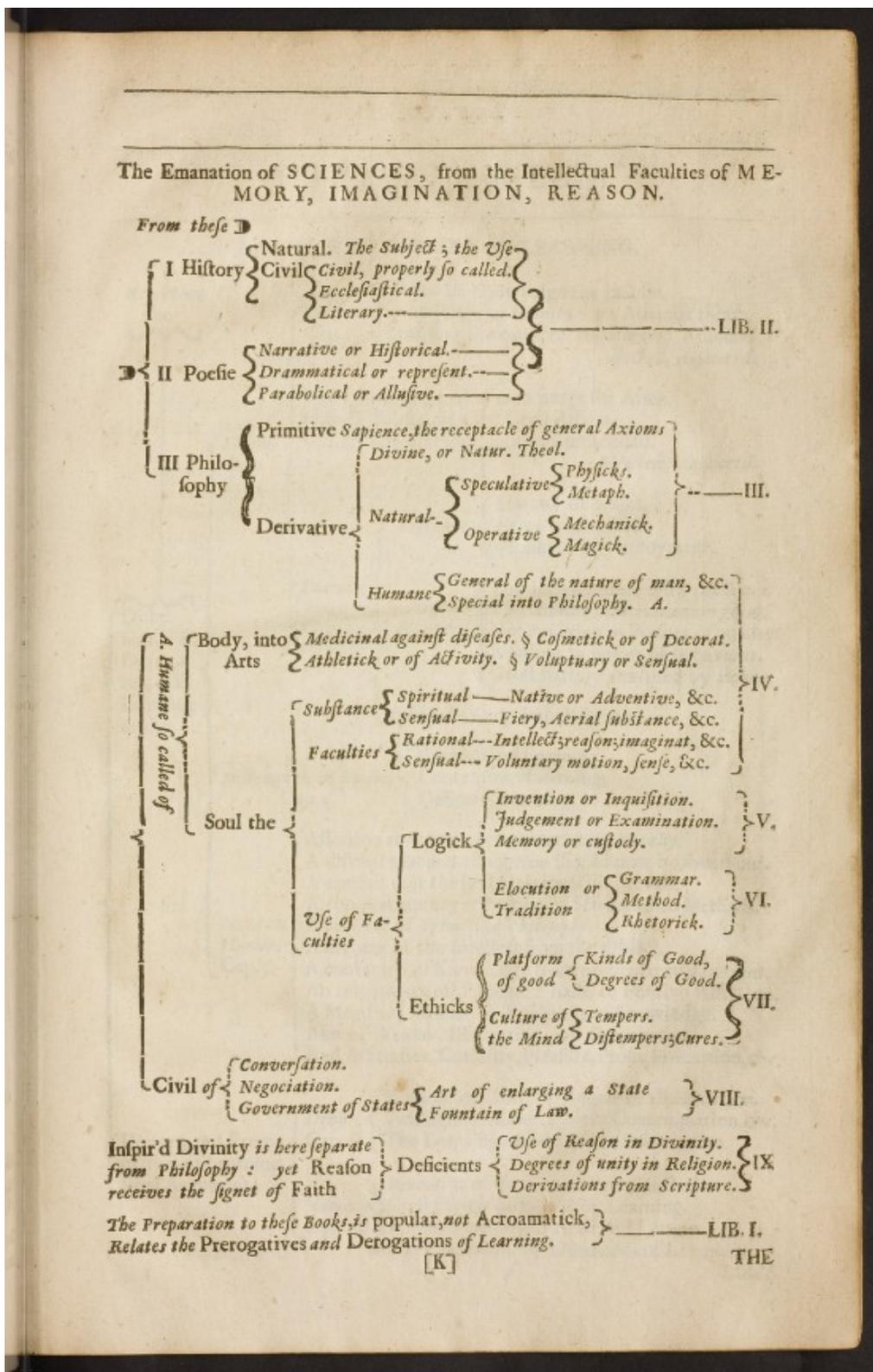
Il restait une dernière ressource, c'était de nous rendre ridicules. M. de Choiseul qui nous haïssait, sans savoir pourquoi, tira de l'obscurité un pauvre diable très méchant, sans connaissances sans génie, sans principes, sans talent et sans mœurs, et lâcha contre nous cette espèce d'Aristophane qui était bien aussi pervers que l'ancien, mais qui n'avait pas sa verve. On nous mit sur la scène où l'on vit Rousseau à quatre pattes, Helvétius donnant des leçons de vol à son valet, moi je ne sais comment ; des satires personnelles succédèrent à cette comédie. Le tout mauvais tomba dans la boue avec l'auteur qui y est resté enseveli avec ses tristes productions, et cette plaisante inscription Palis, sot. C'était l'anagramme du personnage.

« Il n'est pas surprenant qu'au milieu de ces troubles renaissants, l'Encyclopédie avec toutes les qualités d'un excellent ouvrage, ait tous les défauts d'un mauvais⁵⁴. »

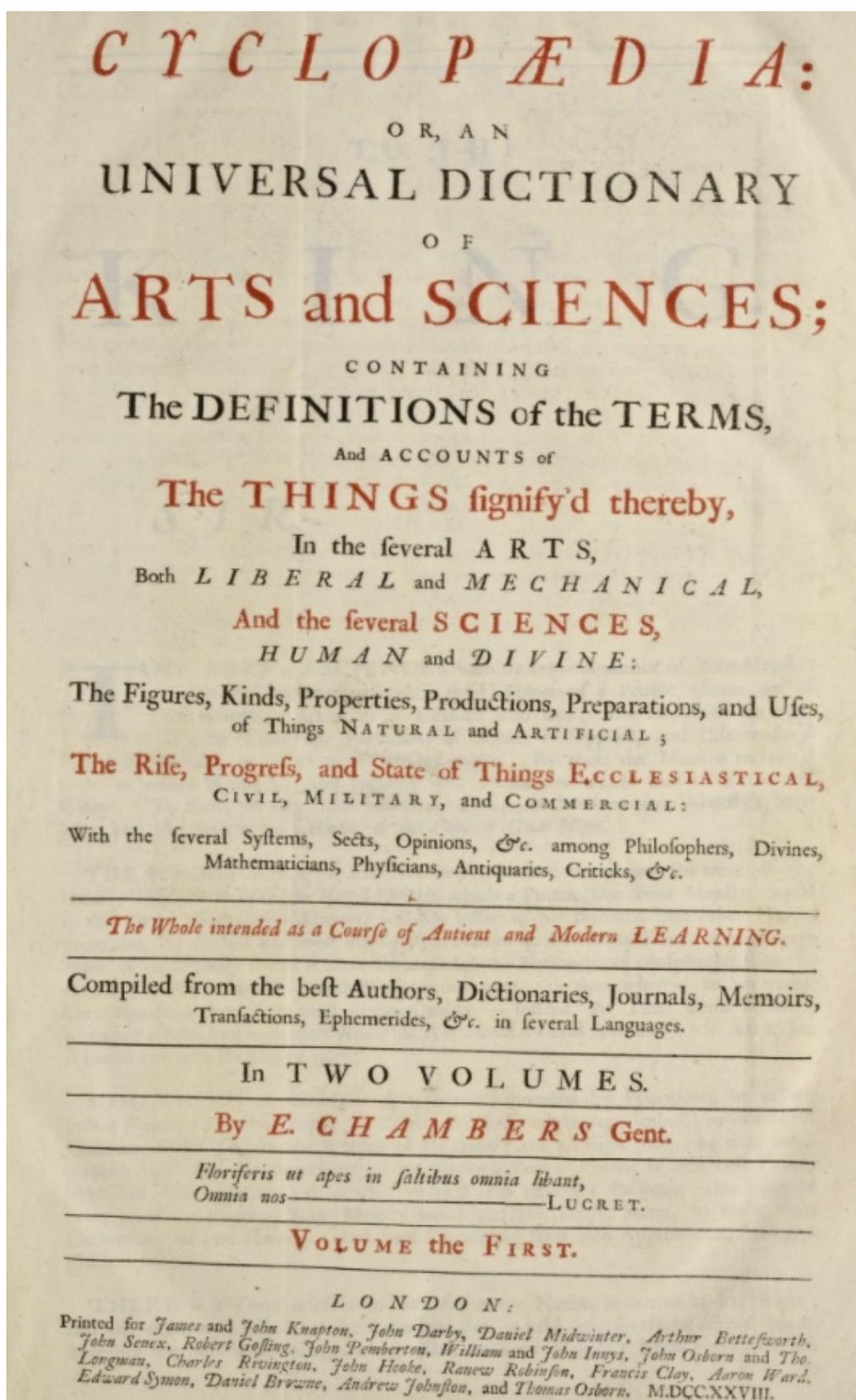
54. Diderot, *Mélanges philosophiques, historiques, etc.* (1773).

Annexes

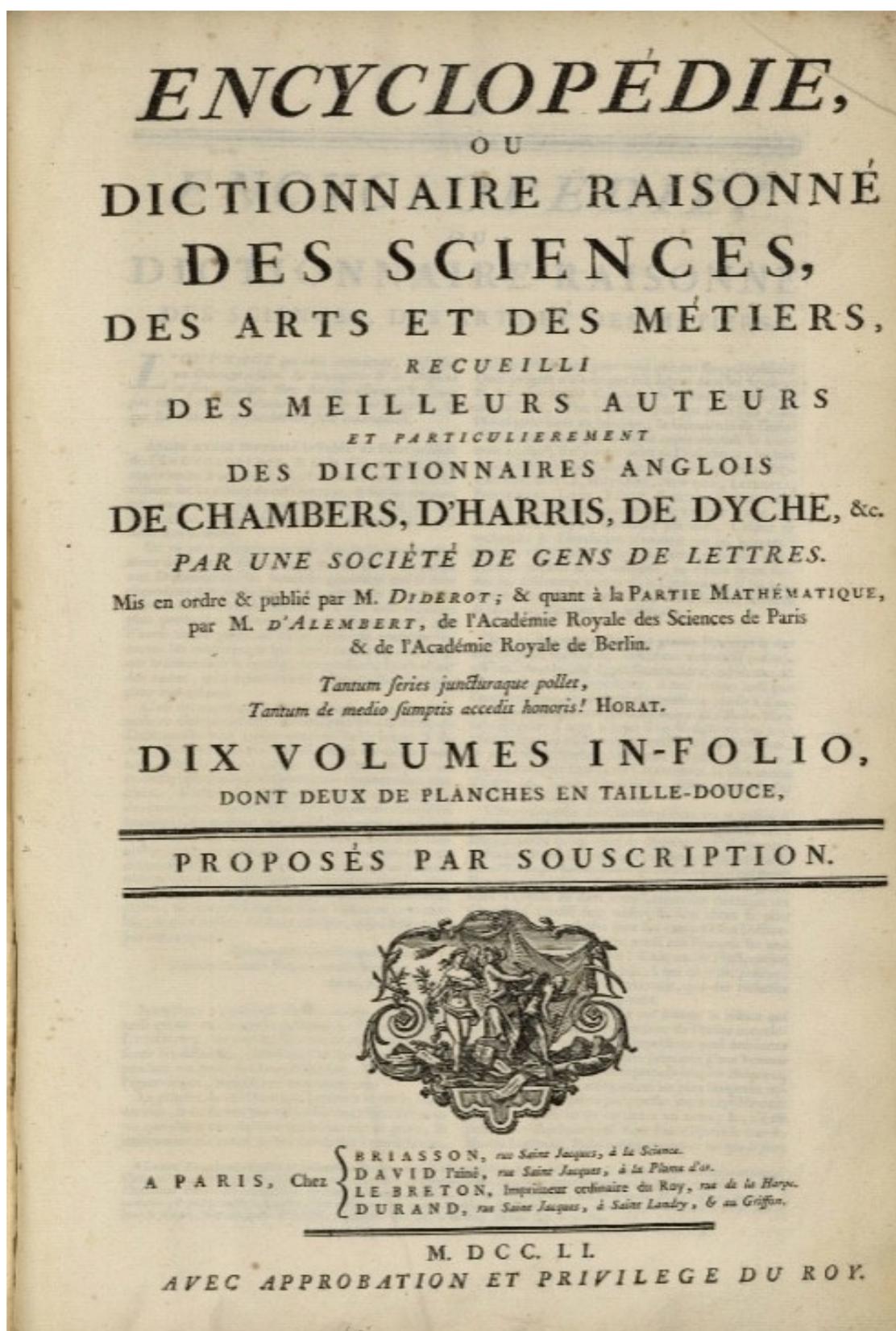
Annexe 1: Francis Bacon, *Of the Advancement and Proficiencie of Learning, or the Partitions of Sciences*, London, 1674 [1605], planche non paginée.



Annexe 2



Annexe 3



Annexe 5

ENCYCLOPÉDIE,
OU
DICTIONNAIRE RAISONNÉ
DES SCIENCES,
DES ARTS ET DES MÉTIERS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Mis en ordre & publié par M. DIDEROT, de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse ; & quant à la PARTIE MATHÉMATIQUE, par M. D'ALEMBERT, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, & de la Société Royale de Londres.

*Tantum series juncturaque polles,
Tantum de medio sumptis accidet honoris ? HORAT.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

On trouve chez
BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.
DAVID l'aîné, rue Saint Jacques, à la Plume d'Or.
LE BRETON, Imprimeur ordinaire du Roy, rue de la Harpe.
DURAND, rue Saint Jacques, à Saint Landry, & au Griffon.

M. DCC. LL.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.